

De la littérature africaine, de la francophonie et du relent néocolonial. Parcours d'une Afrique-Monde.

Imene LATACHI ¹, Youcef REGGAI ²

¹ Université Abdelhamid Ibn Badis-Mostaganem, Algérie/ Environnement linguistique et usages de la langue française en Algérie : une observation quantitative (ELIAF), imene.latachi@univ-mosta.dz

² Université Abdelhamid Ibn Badis-Mostaganem, Algérie/ Environnement linguistique et usages de la langue française en Algérie : une observation quantitative (ELIAF), youcef.reggai@univ-mosta.dz

Reçu: 26 / 09 / 2024 ; Accepté: 18 / 12 / 2024, publié: 25/ 12 / 2024

RÉSUMÉ : *Il s'agit dans cette contribution de mettre la lumière sur l'Afrique, qui se propose de penser son passé, son actualité et son prochain. La pluralité des modes d'expression dans ce continent tout a donné naissance au terme « Afrique-Monde ». Venue marquer un tournant décisif dans l'histoire de l'humanité, bien plus qu'un terme, l'Afrique-monde s'est vue octroyer une place de choix dans l'émergence d'un Nouveau-Monde qui prendrait le monde pour seule référence.*

MOTS-CLÉS : *Afrique, littérature-monde, Afrique-monde, francophonie.*

ABSTRACT: *This contribution aims to shed light on Africa, which seeks to reflect on its past, present, and future. The plurality of modes of expression within this all-encompassing continent gave rise to the term "Africa-World." More than just a term, "Africa-World" marks a decisive turning point in human history and has earned a prominent place in the emergence of a New World that would take the world itself as its only reference.*

KEYWORDS: Africa, world literature, Africa-World, Francophonie.

Introduction

L'acte d'écrire relève principalement de l'expression d'une sensation ou d'une représentation intellectuelle d'un être, d'un objet, d'une vision. Les œuvres littéraires, qui, somme toute, reproduisent la réalité, se conçoivent dans le rôle social de l'œuvre. Dans ces entrefaites, écrire est un retracement du vécu et non une vulgaire reproduction de ce qu'il est.

Ainsi, la littérature est étroitement liée à la société, elle réfléchit son image et constitue donc son miroir. Ecrire sur ordinateur ou en utilisant un instrument d'écriture est un choix que l'écrivain adopte, de la même manière qu'il choisit une langue ou une autre. La langue est en effet un instrument de communication que l'écrivain manipule pour dire, pour signifier, ou pour *instruire*, comme le suggère l'étymologie même du terme instrument : « *étym. 1365; estrument v. 1119* ◇ *latin instrumentum* « ce qui sert à équiper », de *instruere* → *instruire*. » (Le petit Robert 2012). De même, la langue dans la création littéraire, fait à la fois l'objet d'un choix qui s'opère ou d'un non-choix qui s'impose de lui-même. Arbitraire ou réfléchi, la langue est réduite ici à sa signification première, à savoir : un système d'expression et de communication.

Durant sa conquête pour de nouveaux territoires dans le monde, la France s'est emparée d'une majeure partie des terres africaines, entre autres, en détruisant les aspects civilisationnels de la culture autochtone, ce qui sera connu sous le phénomène de la Déculturation, et ce en inculquant ses propres valeurs et donc sa propre langue.

Ce dépaysement culturel a conduit à un exil identitaire où la majeure partie des intellectuels s'exprimaient dans la langue de l'Autre pour lui signifier sa différence ainsi que son refus catégorique de l'effondrement d'une civilisation qui est un patrimoine faisant partie de l'héritage du Monde. Dans cet esprit contestataire, les propos de Kateb Yacine retentissent : « *J'écris en français pour dire aux français que je ne suis pas français* » (Kateb 1994, 56) ou pour ne citer que Rachid Boudjedra : « *Pour moi, Algérien, je n'ai pas choisi le français. Il m'a choisi, ou plutôt il s'est imposé à moi à travers des siècles de sang et de larmes et à travers l'histoire douloureuse de la longue nuit coloniale.* » (Zeliche 2005, 46).

Une fois l'indépendance acquise, la littérature produite dans les ex-colonies françaises s'est retrouvée assembler dans une seule étiquette réductrice : « *La littérature francophone* ». Il y a eu dans cet esprit LA LITTÉRATURE FRANCAISE et la littérature francophone. Pourtant, le terme francophone englobe la communauté « *Dans laquelle le français est pratiqué en tant que langue maternelle, officielle ou véhiculaire* ». La littérature francophone s'est donc vue comme une affiliation à l'ex-colonisateur français. Françoise Vergès l'annonce clairement : « Le français n'appartient plus aux français.es, il n'est plus leur propriété depuis longtemps. L'institution de la Francophonie semble effectivement être un reste d'une idée coloniale du monde. » (Latachi 2024, 570) Tahar Ben Jelloun, entre autres, n'a pas manqué de dévoiler le rapport équivoque de cette notion de francophonie :

Il m'est arrivé parfois de me rebeller contre la notion si ambiguë, si étroite de la francophonie. Est considéré comme francophone l'écrivain métèque, celui qui vient d'ailleurs et qui est prié de s'en tenir à son statut légèrement décalé par rapport aux écrivains français de souche. Cette notion de souche est aussi antipathique que celle de francophonie. Cette distinction existe, elle est faite par les dictionnaires, par les médias et par les politiques. Pour peu elle ressemblerait à une discrimination. Mais on passera outre et on priera les tenants officiels de la francophonie d'avoir un peu d'imagination pour englober dans la littérature française tous ceux qui écrivent en français en sachant pertinemment qu'il existe plusieurs façons de manier cette langue allant de Marcel Proust à Louis-Ferdinand Céline en passant par Aimé Césaire et Kateb Yacine, entre autres. (Ben Jelloun 2007, 117.)

Une autre guerre était à mener : la guérilla postindépendance. Dans cet esprit de révolte une littérature est née : *La littérature-monde*. Elle a de suite marqué l'autonomie d'une littérature continentale, à savoir la littérature d'Afrique-Monde.

Réduisant à néant les insinuations politiques, la littérature monde, et par-là même la littérature d'Afrique-monde, sont venues abolir les frontières entre l'ensemble des pays produisant une littérature de langue française, sous une étiquette monde. Ce qui a permis de mettre fin aux relents du colonialisme français.

A travers notre réflexion intitulée : *De la littérature africaine, de la francophonie et du relent néocolonial. Parcours d'une littérature d'Afrique-Monde*, nous souhaitons répondre à la problématique suivante : comment la littérature d'Afrique monde est venue abolir la vision ethnocentrée d'une littérature française nationale ?

Nous suggérons dans cet article une tentative de réponse à cette problématique, tout en intégrant une interview consacrée à Bonaventure Mvé Ondo. L'interviewé constitue une source pertinente pour cette question de francophonie et d'Afrique-monde étant donné son statut à la fois universitaire et politique.

A. Cadrage théorique

01) De la littérature francophone et de la vision néocoloniale:

Avant d'entamer les retombées conceptuelles du terme « *francophonie* », nous proposons de revenir vers la genèse de ce terme, son contexte ainsi que son histoire.

Il revient au géographe français Onésime Reclus d'avoir forgé en 1880 le néologisme « *Francophonie* ». Initialement, Reclus prônait un discours pour la France coloniale, alors à son apogée, sa politique ainsi que sa langue. Il le dévoile clairement dans son ouvrage *France, Algérie, et colonies*, puisqu'il désigne par francophonie : « *Tous ceux qui sont ou semblent être destinés à rester ou à devenir participants de notre langue* » (Reclus 1886, 486.) Cette plaidoirie se justifie par le désir de la France de conquérir plus de territoire possible pour étendre son emprise davantage, notamment en Afrique. Plus tard, c'est-à-dire une fois l'indépendance acquise, le même terme a été conservé pour désigner : « *les nouveaux liens entre la France et ses ex colonies* » (Chaulet Achour 2016, 12.)

Alors que la littérature francophone devrait inclure l'ensemble des œuvres littéraires créées au sein de la francophonie, c'est-à-dire à partir de la France et l'ensemble des pays pratiquants la langue française, elle s'est vue réduite exclusivement aux ex-colonies pour que le terme francophone devienne l'articulateur d'un passé colonial, trahissant une vision néocoloniale par excellence.

Si nous reprenons les expressions que nous avons citées auparavant comme « les études françaises et francophones » ou encore la « littérature française et francophone », nous réalisons, qu'en réalité, il s'agit de « la France et le monde francophone ». La « France » serait, donc, la référence, ce point de ralliement vers quoi tout converge, et la « francophonie » n'est qu'un terme supplémentaire qui est une manière de reconnaître que la France déborde ses frontières. (Kasimi 2023, 29)

Sur ces entrefaites, il devenait impératif aux écrivains dits *francophones* de refuser cette action de les assiéger dans un terme réducteur qui a été détourné de son contexte. À l'instar d'une violation territoriale, une violation linguistique était de retour, ce qui a engendré une guérilla au nom de la littérature.

02) Révolte et manifestation monde

C'est en 2007 que le journal *Le Monde* annonce le cri des écrivains « *francophones* » par un manifeste intitulé : « Pour une littérature-monde en français » (Le Bris, Rouaud 2007.). À travers la signature de quarante-quatre écrivains, ce manifeste s'est vu annoncer du « *décès de la francophonie* », comme peut en témoigner cet extrait :

Soyons clairs : l'émergence d'une littérature-monde en langue française consciemment affirmée, ouverte sur le monde, transnationale, signe l'acte de décès de la francophonie. Personne ne parle le francophone, ni n'écrit en francophone. La francophonie est de la lumière d'étoile morte. Comment le monde pourrait-il se sentir concerné par la langue d'un pays virtuel ? Or c'est le monde qui s'est invité aux banquets des prix d'automne. À quoi nous comprenons que les temps sont prêts pour cette révolution. (Le Bris, Rouaud 2007.)

Il devient ainsi clair que taxer les écrivains venus de l'ex-colonies de « *francophones* », était une façon de les relayer au second plan, au moment même où ses derniers remportaient les plus prestigieux prix littéraires, étant donné la valeur artistique de leur œuvre. Dans une certaine mesure, l'équation n'était pas équivalente, puisqu'au moment où les écrivains dits *francophones* participaient à rayonner la littérature écrite en langue française, ils se retrouvaient dans une catégorisation à connotation néocoloniale.

Suite à ce manifeste, un ouvrage collectif a vu le jour dont l'intitulé est : *Pour une littérature monde*, dirigé par Michel Le Bris et Jean Rouaud. L'esprit de révolte contre le ghetto contemporain fait au nom de la francophonie était clair dans le discours tenu par plusieurs contributeurs dont nous citons celui d'Alain Mabanckou, qui après avoir publié un article intitulé « *La francophonie, oui; le ghetto, non* » (Mabanckou 2006, 2), avance dans l'ouvrage collectif : « *Au fond, dire d'un auteur francophone qu'il enrichit ou sauve la langue est loin d'être un compliment. De tels propos installent un lien de subordination: les lettres*

francophones ne sont vues que sous l'angle de leur utilité, de ce qu'elles apportent à la langue française. » (Mabanckou, 2007, 58).

La littérature-monde rejette donc fortement cette idée d'assujettissement, de la sujétion néocoloniale contemporaine. Dans ce même esprit contestataire et après dix ans de la publication de l'ouvrage *Pour une littérature-monde*, Achille Mbembe et Felwine Sarr dirigent l'ouvrage *Ecrire l'Afrique-Monde* (Mbembe, Sarr, 2017) dans *Les Ateliers de La pensée*. Réunissant principalement des écrivains venus d'Afrique, cet ouvrage représente la décolonisation des lettres africaines, mais surtout du continent à part-entière.

3) Pour une littérature d'Afrique-monde

Dans une Afrique en pleine transmutation, il devenait impératif à ses intellectuels de diriger leur regard vers les enjeux relatifs à ses changements notables dans plusieurs secteurs influents, notamment dans les questions relatives à l'Economie, la Politique, l'Art et la Littérature. S'est tenu sur ces entrefaites la première édition des Ateliers de la pensée qui s'est étendue du 28 jusqu'au 31 octobre 2016 à Dakar pour penser une Afrique autonome, une Afrique-Monde.

Un an après, la publication de l'ouvrage *Ecrire l'Afrique-Monde*, a vu le jour et qui a réuni vingt-et-un écrivains, que nous énumérons par ordre alphabétique : Parfait D. Akana, Hourya Bentouhami, Blondin Cissé, Souleymane Bachir Oigane, Maurice Soudieck Dione, Mamadou Diouf, Nadia Yala Kisukidi, Séverine Kodjo-Grandvaux, Benaouda Lebdaï, Alain Mabanckou, Achille Mbembe, Léonora Miano, Lydie Moudileno, Bonaventure Mve-Ondo, Bado Ndoye, Felwine Sarr, Abdourahmane Seck, Ndongo Samba Sylla, Sami Tchak, Françoise Vergès et Abdourahman Waberi.

L'interdisciplinarité des auteurs contributeurs a permis le croisement des points de vue dans le but est « d'éclairer d'un jour nouveau les enjeux d'une Afrique Monde en pleine mutation, ouverte à l'univers de la pluralité et des larges. » (Mbembe, Sarr 2017, 13.). C'est dire toute l'urgence qu'à constituer cet appel lancé par Achille Mbembe et Felwine Sarr pour penser l'Afrique par les africains, tout en étant ouvert à d'autres nations du Monde. Françoise Vergès n'a pas manqué de souligner que: «*Écrire l'Afrique-Monde* » n'était pas une réponse au Manifeste sur la Littérature monde, il s'agissait d'inscrire le continent africain comme un monde et dans le monde, de refuser son assignation à être hors du monde, « sans histoire » comme tout un discours colonial (que l'on entend encore) voudrait le faire croire. » (Latachi, 2024, 568)

En intitulant leur contribution *Penser pour un nouveau siècle* les directeurs de l'ouvrage collectif prônaient un changement radical qui met en avant l'Afrique, plus précisément du Sud, comme l'un des centres du monde capable de changer toute prospective pour inventer un nouveau monde, un nouveau siècle. Ils proclament à partir des premières lignes de l'ouvrage que :

Le nouveau siècle s'ouvre sur deux déplacements historiques majeurs. L'Europe ne constitue plus le centre du monde, même si elle en est un acteur toujours relativement décisif. L'Afrique pour sa part- et le Sud de manière général- apparaît de plus en plus comme l'un des théâtres privilégiés où risque de se jouer, dans un avenir proche, l'avenir de la planète. (Mbembe, Sarr, *ibid.*)

Au cœur des mutations du monde actuel, l'Afrique semble ainsi avoir un espace privilégié qui passe de l'état historique dont elle en était victime, et dont elle a assez pleuré les conséquences, pour se hisser à un plan supérieur qui lui permettrait d'être acteur d'un probable changement planétaire. « *En cherchant en ce début de siècle à restaurer la parenté d'identité entre l'Afrique et le monde, ce sont les diverses manières possibles d'être du monde, d'être monde, de faire monde qu'il s'agit d'exposer.* » (Mbembe, Sarr, *ibid.*) Ceci dit, loin d'être un discours pour la constitution d'une Afrique comme monde, elle est l'aboutissement d'un monde où tout se vaut, l'Afrique tout comme l'Europe, l'Amérique, l'Asie et l'Océanie, tous réunis, auront ainsi droit de former le nouveau monde ou le nouveau siècle.

B. Méthodologie et dispositif expérimental

Afin d'élargir cette notion d'Afrique-monde, ses tenants et aboutissements, nous nous sommes proposés d'interviewer le professeur *Bonaventure Mvé Ondo*¹, lui-même auteur contributeur dans l'ouvrage *Ecrire l'Afrique-monde* par une contribution intitulée : « *Retrouver le sens* » (*Mvé Ondo 2017*) Cette interview a été menée par e-mail, ce qui a permis le développement de la réflexion sans pression temporelle ou spatiale.

Nous précisons entre autres que l'interviewé constitue une source de réflexion pertinente, étant donné son statut de vice-recteur honoraire de l'Agence universitaire de la Francophonie, ce qui nous a permis de revenir vers des notions phares dans la constitution de cet élan enthousiaste de la littérature d'Afrique-monde, puisqu'elle lui a permis de mettre en relief l'actualité de cette Nation africaine et les contraintes qui empêchent toute émancipation intellectuelle.

C. Résultat

L'occasion a été propice pour *Bonaventure Mvé Ondo* pour évoquer la littérature africaine, son passé colonial, son présent rarissimement saillant, et son futur sibyllin. D'autres réflexions ont été mises en exergue, notamment sur l'apport de cette littérature africaine et comment peut-elle penser le Monde. Nous joignons l'interview dans ce qui suit, tout en respectant l'ordre chronologique des questionnements et réponses apportées.

Interviewer : Peu de temps après la publication du Manifeste Pour Une littérature-monde en français, Achille Mbembe et Felwine Sarr codirigent un ouvrage intitulé *écrire l'Afrique-Monde aux Ateliers de la pensée*. Vous faites partie des auteurs de cet ouvrage.

Que représente pour vous la Littérature-Monde, et que met-elle en exergue ?

Bonaventure Mvé Ondo : Une révolution copernicienne, voire même une révolution tout court. Pourquoi ? Jusqu'ici, jusqu'à l'événement que vous avez cité, on avait l'impression qu'il y avait une littérature universelle française dans laquelle les écrivains africains de langue française ne faisaient pas partie. D'ailleurs, très peu d'entre eux n'avaient été primés par les grands prix français. Il y avait comme une mise à la marge, une classification ou une hiérarchisation implicite qui faisait que ce que l'on appelait alors la littérature africaine était considérée comme mineure ou périphérique. Ce que dénonçait d'ailleurs Liliane Kesteloot à l'époque. En créant les expressions « Littérature-Monde » et « Afrique-Monde », il s'agissait d'ouvrir une voie nouvelle, de sortir de l'infériorité, de l'invisibilité et de la subalternité et d'inverser les termes. Il s'agissait en fin d'inviter la littérature française à sortir d'une vision ethno-centrée et néocoloniale. Nous sommes dans un monde multipolaire dans lequel Paris est une capitale comme une autre. C'est cette inversion de perspectives qui est révolutionnaire.

Interviewer : Nous vous citons : « Depuis plus d'une dizaine d'années les sociétés africaines semblent prises de vertige dans la quête de leur identité ; et plus elles se cherchent, moins elles se trouvent. » (*Bonaventure Mvé Ondo 2017, 154.*)

L'Afrique est un continent qui, en se cherchant, s'est perdu ? Pourquoi cette recherche de soi, et, surtout, pourquoi cette non-retrouvaille ?

Bonaventure Mvé Ondo : Quand je dis que les sociétés africaines semblent prises de vertige dans la quête de leur identité, je fais un constat. Ce sont des sociétés en transition qui vivent plusieurs mutations à

¹ Bonaventure Mvé Ondo est professeur émérite de philosophie à l'Université Omar Bongo de Libreville. Il est Recteur honoraire de cette université et vice-recteur honoraire de l'Agence universitaire de la Francophonie. Il a publié plusieurs ouvrages dont les plus connus sont : *A chacun sa raison. Raison occidentale et raison africaine*, L'Harmattan, 2012 ; *Sagesse et initiation à travers les contes mythes et légendes fang*, L'Harmattan, 2007 ; *Afrique, la fracture scientifique*, Futuribles, 2005 ; *Introduction à la gouvernance des universités avec Jean-François Deneuf et d'autres*, Archives contemporaines, 2015.

la fois. Mutations sociologiques dans la mesure où les catégories anciennes avec lesquelles on les désignait, étaient essentiellement écologiques : savane, forêt, désert... Mutations économiques : entre pauvreté réelle et richesse virtuelle, entre chaos, assistance et émergence. Aimé Césaire le constatait en son temps : « On me parle de progrès, de réalisations, de maladies guéries, de niveaux de vie élevés au-dessus d'eux-mêmes. Moi je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, de cultures piétinées, (...) de religions assassinées, (...) » dans son Discours sur le colonialisme, 1950. Mutations démographiques qui ne sont pas simplement quantitatives, mais surtout des mutations politiques. Les nouveaux Etats n'ont pas été constitués sous des bases ethniques homogènes, mais le plus souvent à partir de rassemblement de plusieurs ethnies. Enfin des mutations politiques. Après plus de soixante ans d'indépendance, le chemin vers la démocratie a été un fleuve tranquille.

Après la période des partis uniques, le mode dominant de désignation des gouvernants est devenu le vote, même s'il ne règle pas tout et même si l'état de droit n'est pas partout la norme. Il n'est pas facile de vivre toutes ces mutations en même temps. Et quand on vit plusieurs mutations en même temps, il est normal que l'on s'interroge. Mais cela ne veut pas dire qu'il faut baisser les bras.

L'observateur de ces sociétés doit s'interroger non plus sur des figures et des postures anciennes, c'est-à-dire sur des essentialismes, mais plutôt sur les évolutions et les logiques nouvelles issues des interactions entre les cultures traditionnelles et la culture occidentale. Ces interactions sont complexes en ce qu'elles aboutissent à des formes compliquées et diverses : métissage, emprunts réciproques, syncrétisme, repli et renouveau ou même déstructuration culturelle.

Ce sont toutes ces ambiguïtés qui font qu'il y a des moments de désorientation issue de deux crises majeures : la crise du symbolique avec perte de la transcendance et celle de l'imaginaire, qu'analyse si bien Joseph Tonda dans son Afrodystopie, la vie dans le rêve de l'Autre. Et on a l'impression que plus nos sociétés s'installent dans la modernité, plus cela provoque en elles un retour vers l'archaïsme. Rappelons ici l'important changement d'échelle qui s'opère au niveau démographique. Dans beaucoup de pays, on passe peu à peu de sociétés où l'ethnie était la norme à des pays multiethniques. Si cela veut dire que l'Autre ne fait plus peur, on n'est pas à l'abri à un retour vers l'ethnisme, synonyme d'une sorte de recul. L'arrivée au point d'équilibre ne sera pas chose aisée. Il s'agit d'une démarche qui sera longue et dont on ne peut faire l'économie, mais qu'il conviendra de consolider tous les jours. Et pour sortir de l'Afrique des conflits, des génocides, des guerres et du non-développement, c'est l'une des voies les plus sûres, mais aussi l'une des plus difficiles.

Interviewer: Comment l'Afrique pourrait-elle penser le Monde ?

Bonaventure Mvé Ondo : Comme le disait le philosophe allemand Martin Heidegger, il n'y a rien de plus difficile à définir que l'acte de penser. Selon lui, pour beaucoup, penser, c'est se souvenir, voire réciter les opinions élaborées par d'autres. Or l'acte de penser est tout autre. « Nous accédons à ce que l'on appelle penser, si nous-mêmes pensons. Pour qu'une telle tentative réussisse nous devons être prêts à apprendre la pensée. Aussitôt que nous nous engageons dans cet apprentissage, nous avons déjà avoué par là que nous ne sommes pas encore en pouvoir de penser ». « Ce qui donne le plus à penser, c'est que nous ne pensons pas encore ». L'acte de penser par soi-même n'est pas anodin, il est violent, il est arrachement à des habitudes, il est création, invention....

Pour que l'Afrique puisse penser le Monde, il faut qu'elle accepte de commencer par devenir elle-même. Il faut, comme je l'ai dit plus haut, qu'elle sorte des postures dans lesquelles elle a été installée. Il faut qu'elle s'affranchisse elle-même, qu'elle sorte de la subalternité. Logique qui l'a condamnée à l'afrocentrisme. Il faut qu'elle retrouve sa pleine souveraineté. C'est ainsi alors que tout ce qui est humain deviendra aussi son objet de pensée. Comme dans le mythe platonicien de la caverne, il lui faut opérer une véritable métamorphose. Ce mouvement est engagé aujourd'hui. J'en veux pour preuve, quelques ouvrages parus sur cette thématique, notamment ceux dirigés par un certain nombre de jeunes collègues du département de

philosophie de Libreville aux éditions Descartes et Cie : L'Afrique dans les bruissements du monde (2019), mais aussi L'Afrique dans le commerce des idées (2023).

Interviewer : Selon vous, qu'est-ce qui urge en ce moment pour une Afrique prospère ?

Bonaventure Mvé Ondo : La prospérité du continent passe par sa propre reprise en main. C'est ce que j'ai appelé plus haut l'affirmation de sa pleine souveraineté. Cela veut dire qu'elle accepte de ne plus calquer son avenir sur les rêves des autres, mais qu'elle devienne maître de son destin sur tous les plans : intellectuel, économique, scientifique, culturel et politique. Et cette transformation commence par l'école et l'université. Une école et une université qui forment désormais des diplômés, mais des acteurs et des citoyens conscients, capables par l'auto-entreprenariat, de changer l'ordre des choses. Des citoyens conscients qui veulent par leur dynamisme sortir de la chronique des chiens écrasés et qui s'engagent. Ces citoyens sont déjà là, même s'ils ne sont pas encore les plus nombreux. A nous d'apprendre à les voir. Ils sont dans tous les domaines. Ils n'attendent la permission de personne. Aucun pays ne s'est développé durablement en ne comptant que sur la bienveillance des autres. Donc chacun doit prendre sa part pleine et entière pour que la prospérité arrive. Il s'agit avant tout d'un changement radical d'état d'esprit. C'est une tendance qui caractérise la jeunesse africaine d'aujourd'hui...

Interviewer : Vous avez été vice-recteur de l'agence universitaire de la francophonie. La francophonie est un terme à éradiquer complètement, étant donné son sens connoté ? La Francophonie ne représente pas une institution néocoloniale par excellence ?

Bonaventure Mvé Ondo : J'ai en effet travaillé pendant longtemps, 18 ans à l'AUF, d'abord en tant que directeur du Bureau Afrique à Dakar et ensuite comme Vice-Recteur. C'était un engagement pris avec les collègues recteurs d'université au sein de la Conférence des Recteurs des Universités d'Afrique et de l'Océan Indien (CRUFAOCI). C'était un combat que j'ai mené avec d'autres au sein de cette institution. Je n'étais pas un fonctionnaire de la Francophonie, mais un fonctionnaire gabonais mis à disposition par mon pays pour servir la Francophonie qui était en train de se construire. Il faut savoir que l'AUF a une double identité. Née en 1961 à Montréal et non à Paris, elle est d'abord l'Association des Universités partiellement et entièrement de langue française. Il s'agit d'abord d'un réseau d'universités dont l'objectif est de partager leurs expériences et d'échanger des étudiants, des enseignants et des chercheurs. En 1998, cette Association acquiert une seconde identité, celle d'opérateur des Sommets des Chefs d'état et de gouvernement des pays ayant en partage le français pour accompagner les universités. De cette évolution, elle a conservé son autonomie première et sa logique des programmes. C'est pourquoi l'AUF dispose à sa tête d'un Président qui est un responsable actif d'une institution universitaire. C'était l'époque de la consolidation des réseaux institutionnels d'universités et des réseaux thématiques de formation et de recherche avec notamment l'implémentation des bureaux régionaux, des campus numériques pour réduire la fracture numérique, des pôles d'excellence régionaux de recherche pour réduire les fractures scientifiques et capitaliser les moyens et les résultats. Dans toute cette dynamique, l'AUF s'implantait au sein des communautés universitaires.

Aujourd'hui, je peux comprendre que la Francophonie, parce qu'elle est devenue illisible, ne fait plus rêver et qu'elle apparaît, aux yeux de beaucoup, comme ce qu'il faut rejeter. Peut-être parce qu'elle a oublié sa mission première : fédérer et non diviser ou séparer. Il faut se rappeler que l'OIF ne s'appelait pas ainsi, mais comme l'Agence de coopération culturelle et technique (ACCT)...

Tant que la Francophonie sera considérée comme un essentialisme dans la mondialisation, elle sera inaudible et courra à sa perte. Car avant d'être francophone, c'est-à-dire de parler et d'écrire en français, je suis gabonais, africain et humain. La langue française est mienne au même titre que les autres langues. Elle est un outil ou un moyen qui me permet d'échanger avec d'autres humains. Elle ne peut pas m'installer dans un ghetto.

Il y a quelque chose qui s'est passé à Libreville en décembre dernier qui est significatif de l'évolution actuelle. A l'issue du premier congrès d'un réseau thématique de recherche du Conseil Africain et malgache pour l'Enseignement Supérieur (CAMES) et qui portait sur un sujet d'importance : les sciences humaines et sociales face au devenir de l'Afrique, il y a eu une déclaration qui a été faite non plus simplement en français, mais en cinq autres langues, à savoir l'anglais, l'espagnol, le portugais, l'arabe et le mandarin. Pour les participants de ce colloque où la parole était libre, il s'agissait, non plus de s'inscrire dans un espace linguistique particulier, mais de partager leurs idées avec les autres. Idées qui reflétaient notamment certains des combats que je mène depuis fort longtemps : la nécessité de travailler à une science qui trouve des solutions aux problèmes que connaît le monde et non qui travaille à nourrir les disciplines scientifiques. Parce que le monde a des problèmes et la science dispose des disciplines, il y a lieu de croiser l'interdisciplinarité et l'interculturalité. Un nouveau monde est en train de naître qui invite à sortir des frontières identitaires, disciplinaires et culturelles. Mais l'Afrique n'y réussira que si nous n'oublions jamais qu'elle est, elle aussi, un des centres du monde.

Interviewer : Dans votre article « retrouver le sens », vous prêchez une vision poétique du vivre ensemble, du partage et du tout-monde. C'est sans doute un beau discours. Mais, N'est-ce pas une vision utopique ?

Bonaventure Mvé Ondo : Ce n'est pas parce qu'il y a une vision poétique, comme vous dites, du vivre-ensemble, et du partage qu'il s'agit d'utopie. D'ailleurs, le monde, notre monde a besoin d'utopie, c'est-à-dire d'une direction. Vous le savez, notre contexte mondial est marqué par des conflits militaires et sociaux, par des crises géopolitiques et géostratégiques pour la course aux ressources naturelles planétaires, donc par des crises civilisationnelles et idéologiques. Il est aussi marqué par la montée des extrême-droites, du racisme, de l'intolérance, des radicalismes et des essentialismes qui prônent la peur et le rejet de l'Autre. —je pense ici notamment aux guerres et aux conflits actuels en Ukraine, au Proche-Orient, au Mali, en RdC, mais aussi à ce qui se passe aux USA et en Amérique latine.

Pourquoi en est-on arrivés là ? Pourquoi les questions qui portent sur les identités, les langues et les cultures sont-elles devenues anxiogènes ? Pourquoi n'arrivons-nous pas encore à passer de la culture des conflits à une culture de la paix ?

Vous le savez, parce que nous continuons à penser le monde sous forme d'enclos culturels à préserver. Le paradigme qui caractérise le modèle de développement dominant actuel, qui a structuré et qui structure encore aujourd'hui les cultures du monde, l'organisation de l'université et de la recherche, repose sur une conception essentialiste de la culture qui repose sur des discours de « non-mélange », de « pureté » à préserver, du caractère impossible, voire dangereux du « métissage »... Selon de telles idéologies, les humains n'auraient vécu et ne devraient vivre que sur le mode de l'apartheid. Et l'humanité serait condamnée à reproduire sans fin un même patrimoine ancestral. Mais les humains, pour reprendre la formule d'Amin Maalouf, n'ont pas « de racines aux jambes, mais des pieds pour voyager ». En effet, de tout temps, ils ont recherché les contacts entre eux et profité de la richesse qui en découle.

Ce que nous savons tous, c'est qu'aucune culture n'est « pure », mais toujours en construction. Chacune d'elles est le produit de rapports d'échanges divers entre les individus, les groupes et entre les événements de l'histoire ou de la géographie. Ce qui pose donc problème aujourd'hui, c'est la croyance en l'essentialisme de sa propre culture. L'« Autre », l'« Étranger » est alors considéré comme porteur d'un danger mortel. En réalité, ce n'est pas l'Autre et ses différences qui fait problème, mais la peur de l'inconnu en ce que ce dernier ne partage peut-être pas les mêmes valeurs, les mêmes traditions religieuses et sociales, les mêmes « sentiments d'évidence », et j'en passe ! Cette peur de l'inconnu a une conséquence majeure : la peur d'un métissage qui briserait une cohérence sociétale qui serait déjà acquise. En pareil contexte de peur, partout dans le monde, l'arrivée des migrants est devenue un marqueur d'insécurité et de sujétion.

Dans cette perspective, même ici en Afrique, la coexistence des ethnies différentes devient problème. On croit alors devoir lutter contre l'Autre, perçu comme une menace dans une conception absurde et plutôt ridicule du monde : celle où il faudrait, soit le dominer et le soumettre, soit devenir soi-même dominé et soumis. Pourtant, il y a d'autres voies que la domination et la soumission, et nous le savons tous.

Interviewer: L'avenir de l'Afrique est selon vous prometteur? Sur quels paramètres vous vous appuyiez ?

Bonaventure Mvé Ondo : Dans un monde multipolaire et ouvert et où les pays, les cultures, les religions et les ethnies ne sont pas condamnées à s'opposer et à s'affronter, mais d'abord à « vivre ensemble », il nous faut travailler à une nouvelle espérance. C'est dans cette perspective que l'Afrique redeviendra le moteur du monde. A condition qu'elle-même change, qu'elle sorte du complexe de la victimisation que dénonce si bien Achille Mbembe, qu'elle se désenclave, qu'elle reconstruise le sens de sa propre histoire, qu'elle sorte de sa minorité, qu'elle profite des expériences des autres régions du monde et qu'elle relève tous les défis qui sont les siens. Et là, une littérature qui ne soit plus afro-centrée mais ouverte au monde et prenant appui dans les problèmes que traverse le monde, peut aider.

D. Analyse du contenu de l'interview ou pour une identité monde

Dans ce siècle qui se globalise par une accélération vertigineuse et qui prendrait le Monde pour seule référence, les paramètres selon lesquels la structuration de l'univers s'effectue se doit d'être modifiés. Dans ce cheminement du parcours de l'africain qui s'est vu affilié du statut de l'« *esclave* », à l'« *exilé* », au « *migrant* », une poétique s'est instaurée par Giles Deleuze, qui appelle à un « *voyage sacré* » (Deleuze 2018). Ce même voyage doit être mené par les Nations si la détérioration des frontières sera envisagée, non pas comme une poétique textuelle, mais comme politique actionnelle.

L'interview menée avec Professeur Bonaventure Mvé Ondo démontre l'urgence qu'il y a dans l'autonomie d'une Afrique capable de réfléchir et de choisir par elle-même le sentier qu'elle pourra mener pour un passage d'une libération territoriale à une libération linguistique, économique et politique. La notion du *Tout-monde* prêchée par Edward Glissant est ce fil d'Ariane qui lie l'ensemble des réflexions et réponses apportées par l'interviewé.

C'est à ce titre que le brassage identitaire des africains dans le monde paraît la voie du salut qui permettrait l'existence réelle d'un eldorado contemporain dans un monde globalisé. Et, loin d'être des affirmations édéniques, Bonaventure Mvé Ondo cogite le Nouveau-Monde à venir, qui a déjà fait ses preuves par cette révolution copernicienne qu'est la littérature-monde, la littérature d'Afrique-monde et le rejet de la francophonie approchée comme relent néocolonial.

Conclusion

Le nouveau siècle dont fait appelle Felwine Sarr et Achille Mbembe pour une Afrique-monde est une forme de décloisonnement du cosmos, qui fait de la Rencontre le mécanisme même de son fonctionnement. La littérature d'Afrique monde a donc permis de mettre fin à la nationalisation des lettres françaises par le dénouement de ce lien cordon si sacralisé, et qui a toujours existé, entre la langue et la nation française.

En dénationalisant la langue française, le nouveau siècle a fait ses premiers pas pour révolutionner la vision du monde. Toutefois, si les écrivains de langue française n'ont cessé de donner au fil du temps des justificatifs d'écriture en cette langue, c'en était déjà les prémisses d'une révolte qui ne disait son nom, jusqu'à son éclosion par les intellectuels du monde dans les deux ouvrages cités tout au long de cet article, à savoir : *Pour une littérature-monde* et *Ecrire l'Afrique monde*.

Au terme de cette réflexion, il nous paraît opportun d'ouvrir une brèche sur l'aboutissement de ce projet novateur par ce questionnement : dans quelle mesure le nouveau siècle pourrait-il être un projet abouti ; quelles en seraient ses ressources et partant de quelle manière pourrait-il modifier l'imaginaire contemporain ?

Remerciements

Nous remercions Pr. Bonaventure Mvé Ondo pour ses réponses développées et son sérieux !

References

- Achille Mbembe, Felwine Sarr & al. 2017. Ecrire l'Afrique Monde. Dakar: Phillipe Rey.
- Ben jellou, Taher. 2007, in Pour une littérature-monde, sous la direction de Le Bris, Michel, Rouaud , Jean & al. Paris: Gallimard.
- Bonaventure, Mvé Ondo. 2017. Retrouver le sens in Ecrire l'Afrique Monde, sous la direction de, Dakar: Phillipe Rey.
- Césaire, Aimé. 1950, Discours sur le colonialisme, Paris : Editions présence africaine.
- Christianne, Chaulet Achour. 2016. Les francophonies littéraires. Paris : Presse universitaire de Vincennes, Saint Denis.
- Deleuze, Giles. Les voyages d'immigrants sont des voyages sacrés; lien: <https://olivierdouville.blogspot.com/2018/07/gilles-deleuze-les-voyages-demigrants.html> Consulté le 12/11/2022.
- Kasimi, Nora.2023. La littérature-monde : alternative ou opportunité pour un nouveau positionnement d'une littérature francophone en désarroi. Thèse de doctorat, Université de Ain Temouchent.
- Kateb, Yacine. 1994, Le poète comme un boxeur. Entretiens(1958-1989), Paris, Seuil.
- Latachi, Imene. 2024. Entretien Avec Françoise Vergès : « Le Français N'appartient Plus Aux Français.es, Il N'est Plus Leur Propriété Depuis Longtemps. L'institution De La Francophonie Semble Effectivement être Un Reste D'une Idée Coloniale Du Monde. ». Langues & Cultures, vol. V, n°2, décembre 2024.
- Le Bris Michel, Rouaud, Jean & al. (2007). Pour une "littérature-monde" en français. Le Monde Lien URL https://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde_883572_3260.html Consulté le 13/04/2023.
- Le Bris, Michel, Rouaud , Jean & al. (2007). Pour une littérature-monde. Paris: Gallimard.
- Le petit Robert de langue française - version électronique V 2014
- Mabanckou, Alain. 18 mars 2006. La francophonie, oui, le ghetto : non ! Le Monde. https://www.lemonde.fr/idees/article/2006/03/18/la-francophonie-oui-le-ghetto-non_752169_3232.html. Onsluté le 20/07/ 2023.
- Reclus, Onésime. 1886. France, Algérie, et colonies, Paris :Librairie Hachette et Cie
- Zeliche, Mohammed-Salah. 2005. « 1a Recherche de l'identité », dans : L'écriture de Rachid Boudjedra. Poét(h)ique des deux rives, Paris: Editions Karthala, « Lettres du Sud ».